

Perspectives théoriques

Paul Ricoeur et l'écriture de l'histoire ou comment Paul Ricoeur révolutionne l'histoire

François Dosse

Numéro 26, 1996
La sociologie saisie par la littérature

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002346ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1002346ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)
1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dosse, F. (1996). Paul Ricoeur et l'écriture de l'histoire ou comment Paul Ricoeur révolutionne l'histoire. *Cahiers de recherche sociologique*, (26), 138–169. <https://doi.org/10.7202/1002346ar>

Résumé de l'article

L'auteur se donne comme objet de discuter de la valeur philosophique et scientifique de la contribution de Paul Ricoeur quant à l'écriture de l'histoire, plus particulièrement au regard du rapport entre l'objectivité et la subjectivité et du rôle de l'intentionnalité dans l'historicité et le devenir. Pour ce faire, il organise son analyse autour des trois tomes de *Temps et récit* (1983-1985) où Ricoeur oppose à l'autosatisfaction triomphaliste de l'école des *Annales* sa proposition de dialogue entre la philosophie et l'histoire. L'auteur passe en revue un certain nombre de réactions aux propos de Ricoeur (entre autres de Certeau, Chartier, Rancière, Duby) et compare sa position à celle d'autres historiens et philosophes anglophones (entre autres celle de Dray, von Wright, Danto, White, Taylor). Ces discussions lui permettent d'explorer systématiquement la pensée du philosophe-historien. On est ainsi amené à constater que, pour Ricoeur, la pratique historique est en tension constante entre l'objectivité, à jamais incomplète, et la subjectivité du regard méthodique qui doit se déprendre d'une partie de soi-même. Cette tension, précise Ricoeur, régit le « contrat de vérité » qui guide l'investigation historique et fonde sa méthode et où la subjectivité de réflexion se trouve engagée dans la construction même des schémas d'intelligibilité. Il n'est donc pas étonnant alors que l'objet de *Temps et récit* soit de penser l'articulation du temps qui doit apparaître avec le temps qui est conçu comme condition des phénomènes. C'est ce qui fonde le projet herméneutique de Ricoeur, c'est-à-dire rouvrir le passé, revisiter ses potentialités à la lumière de l'intentionnalité du locuteur analysant. Ce projet ne pouvait que mener Ricoeur à s'interroger sur l'événement et son sens. À ce propos, l'auteur souligne ici l'importance de la contribution du philosophe au moment où la mondialisation de l'information fait que la totalité sociale connaît une extraordinaire dilatation de l'histoire, ce qui constitue une présentification conduisant à une expérimentation nouvelle de l'historicité, où l'événementialité est redéfinie comme approche d'une multiplicité de possibles et où la lecture historique de l'événement n'est plus réductible à l'événement étudié, mais envisagée dans sa trace située dans une chaîne événementielle, donc à l'intérieur d'un processus. Sur cette base, on comprend alors toute l'importance de la contribution de Ricoeur à l'histoire du temps présent et l'incidence de ses travaux sur le rapport entre histoire et mémoire, dans lesquels cette dernière est elle-même érigée en objet historique. L'auteur souligne que ce renversement a une valeur heuristique, car il permet de mieux comprendre l'indétermination des possibles ouverts pour les acteurs, indétermination où l'intentionnalité subjective des acteurs prend tout son importance dans la détermination du régime d'historicité, ce dernier étant traversé par la tension entre l'espace d'expérience et l'horizon des attentes. C'est ce qui fait que le régime d'historicité est toujours ouvert vers le devenir et ne peut être la simple projection d'un projet social pensé et fermé sur lui-même, la logique d'action maintenant toujours ouvert le champ des possibles.

François Dosse

Historien de formation, François Dosse est maître de conférence en histoire à l'IUFM de Versailles; de plus, il enseigne à l'Université Paris X-Nanterre et à l'IEP de Paris. François Dosse s'intéresse aux problèmes épistémologiques et théoriques de la discipline historique en particulier, et des sciences humaines plus largement. Il a notamment publié une étude critique remarquable sur l'orientation des études historiques adoptée par l'école des *Annales* (*L'histoire en miettes*, La Découverte, 1987) et s'est intéressé, dans le cadre d'une autre étude, à l'approfondissement d'une critique du courant structuraliste à travers l'ensemble de son développement (*Histoire du structuralisme: Le champ du signe*, Paris, La Découverte, 1991 et *Le champ du cygne*, Paris, La Découverte, 1992). Il a poursuivi son travail d'exploration critique et d'élaboration d'une approche réflexive en sciences humaines à travers d'autres ouvrages (*L'instant éclaté. Entretiens avec Pierre Chaunu*, Aubier, 1994, et *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, La Découverte, 1995). Il travaille en ce moment à la mise en perspective de l'apport de la pensée de la phénoménologie herméneutique de Paul Ricœur au progrès des sciences humaines. François Dosse est également animateur de la revue *EspacesTemps* et membre du Conseil scientifique de la revue *Sciences humaines*. Il peut être considéré à juste titre comme un éminent représentant de cette nouvelle génération d'intellectuels qui ont entrepris la relecture critique des traditions récentes de la pensée française en sciences humaines.

Paul Ricœur et l'écriture de l'histoire ou comment Paul Ricœur révolutionne l'histoire¹

Perspectives théoriques

François DOSSE

Le dialogue entre philosophie et histoire est particulièrement difficile en France. Le moment d'interrogations, de doutes que connaissent les historiens aujourd'hui peut être fécond s'il permet de jeter les bases d'une véritable interrogation à propos des concepts qu'ils utilisent. À ce titre, la prise en considération de la réflexion de Paul Ricœur sur le temps historique est un détour nécessaire afin que l'historien comprenne mieux ce que signifie sa pratique disciplinaire. Elle atteste de l'ouverture d'un nouveau moment de l'opération historiographique: son entrée dans l'âge interprétatif.

À la logique des grandes coupures, des ruptures fondatrices, bien connue des historiens puisque chaque génération chassant la précédente se présente comme porteuse d'une nouvelle révolution copernico-galiléenne, Paul Ricœur a toujours su opposer une position médiane qui tienne compte de la double polarité de la pratique historique, prise entre l'étude des conditions du pensable et le contenu lui-même de ce pensable, entre l'expliquer et le comprendre, entre la subjectivité et l'objectivité, entre la narrativité et son référent, entre une archéologie du savoir et une téléologie historique, entre une idiographie et une nomothétie.

Privilégiant les médiations imparfaites, Paul Ricœur nous propose le long détour herméneutique comme chemin indispensable de la compréhension historique. Cette voix/voie ne fut pas vraiment entendue et suivie, car elle relève d'un choix exigeant qui récuse les raccourcis

¹ Ce titre entend évoquer le titre formulé par Paul Veyne à propos de Michel Foucault: «Foucault révolutionne l'histoire», mais il ne signifie en rien la rupture, la discontinuité que mettait en évidence Paul Veyne dans l'œuvre de Foucault. Au contraire, il renverrait davantage à la conception d'Hannah Arendt de la révolution: celle d'un «retour à...», d'un dépli sur le passé à partir du présent.

faciles et les faux dilemmes. Paul Ricœur est intervenu dans le domaine de l'épistémologie historique dès 1955². Les années cinquante et soixante assurent alors le succès d'une thèse physicaliste, objectiviste, avec le triomphe progressif du structuralisme³ qui a profondément transformé la discipline historique dans le sens d'une attention à des socles de plus en plus immobiles, d'un décentrement de l'homme, d'une valorisation de ce qui échappe à la part explicite de l'action humaine. Le climat intellectuel était alors peu favorable à la réception des thèses de Ricœur sur l'histoire. Le déclin des grands paradigmes unifiants, marxisme et structuralisme, et le changement de paradigme qui en résulte⁴ permettent enfin de prendre en considération l'apport de Ricœur, décisif pour l'historien. Notre propos n'a pas ici pour ambition d'embrasser l'œuvre immense de Paul Ricœur, ne serait-ce que dans son rapport à la temporalité, mais de mettre en lumière ce qui peut être suggestif du côté du hors-philosophique, du côté de la discipline historique. En somme, il s'agit de ressaisir la vitalité potentielle des orientations de Paul Ricœur pour les historiens de métier et de tracer les voies d'une possible appropriation de celles-ci à l'intérieur d'une configuration marquée par un plus vif souci interprétatif.

L'ébauche d'un débat

La publication de la trilogie *Temps et récit* entre 1983 et 1985 ne pouvait laisser indifférente longtemps une corporation historique pourtant installée à l'époque dans l'autosatisfaction et le confort du triomphe public de l'école des *Annales*, rebaptisée «nouvelle histoire», et dont la tendance naturelle était au rejet de tout dialogue, au nom même du métier historien, avec la philosophie. Le premier à discuter des thèses de Ricœur fut ce franc-tireur étonnant, ce passeur de frontières disciplinaires qu'était Michel de Certeau. Dès la parution du premier tome de *Temps et récit*, il participe à une table ronde avec Jean Greisch, Pierre-Jean Labarrière et Paul Ricœur lui-même. Michel de Certeau interroge Ricœur sur quatre points: la question du discours historique comme production d'un lieu institutionnalisé, situé; le problème de l'éclipse de l'événement et de sa corrélation avec des registres par nature différents; les rapports entre récit et processus explicatif; et l'intentionnalité historique. Michel de Certeau met l'accent sur la multiplicité des récits dans lesquels «le processus explicatif intervient comme érosion, déplacement, modification dans le

² P. Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955.

³ F. Dosse, *Histoire du structuralisme*, t. 1 et 2, Paris, La Découverte, 1991, 1992.

⁴ M. Gauchet, «Changement de paradigme en sciences sociales?», *Le Débat*, no 50, mai-août 1988, p. 165-170.

champ du récit social⁵». Bien que l'un et l'autre soient en accord sur l'importance du récit, la différence de sensibilité est perceptible au chapitre de l'échelle des récits possibles entre Paul Ricœur qui insiste sur le retour des grands récits alors que Michel de Certeau se félicite de la multiplication de récits atomisés. Ricœur avait d'ailleurs largement évoqué l'œuvre de Certeau sur l'écriture historique⁶, en signifiant son désaccord sur l'assimilation faite entre réalité historique et altérité radicale, mais en reprenant à son compte «la notion de dette⁷».

Ce débat sur l'opération historiographique n'a pas eu beaucoup d'échos. Seuls quelques historiens ont assez vite pris la mesure de l'importance de l'intervention de Ricœur dans le champ de l'histoire et ont discuté ses thèses. Éric Vigne et Roger Chartier ont ainsi participé activement aux journées consacrées à Paul Ricœur en juin 1987 dont les travaux ont été publiés dans un numéro spécial d'*Esprit* consacré à lui⁸. Éric Vigne prend acte de la place de médiation centrale occupée par l'intrigue entre l'événement et l'histoire chez Ricœur. La poétique du récit élabore un tiers-temps, le temps historique, lui-même médiateur entre temps vécu et temps cosmique: «L'histoire, en ce sens, appartient bien à l'herméneutique de l'expérience humaine dans sa dimension temporelle⁹.» Il reconnaît chez Ricœur un renouvellement des termes du débat entre l'expliquer et le comprendre soulevé depuis le XIXe siècle en termes alternatifs. Ricœur se met à distance en effet de l'illusion nominaliste d'une compréhension immédiate entre deux subjectivités, mais aussi de l'illusion rationaliste d'une explication du texte par le seul jeu de sa combinatoire interne. Éric Vigne se démarque cependant d'un point de vue herméneutique qui se situe sur le plan de la généralisation philosophique alors que la pratique historique est fondamentalement plurielle par la construction de ses objets et la rencontre avec ses lectorats: «L'histoire mise en intrigue n'est qu'une réponse possible à une quête identitaire qui l'anticipe, l'excède et jamais ne s'y arrête. Au jeu de l'appropriation, l'herméneutique peut-elle dès lors persister à ne vouloir s'en tenir qu'à l'intrigue du texte¹⁰?»

Quant à Roger Chartier, s'il tient à dire sa distance, l'étrangeté qu'il ressent en tant qu'historien, il n'en considère pas moins le livre de Ricœur, *Temps et récit*, «comme le plus important publié sur l'histoire

⁵ M. de Certeau, «Débat autour du livre de Paul Ricœur *Temps et Récit*», *Confrontations*, Cahiers Recherches-Débats, 1984, p. 24.

⁶ M. de Certeau, *L'absent de l'histoire*, Paris, Mame, 1973; *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

⁷ O. Mongin, *Paul Ricœur*, Paris, Seuil, 1994, p. 133.

⁸ *Esprit*, numéro spécial consacré à Paul Ricœur, nos 7-8, juillet-août 1988.

⁹ É. Vigne, «L'intrigue mode d'emploi», *Esprit*, nos 7-8, juillet-août 1988, p. 253.

¹⁰ *Ibid.*, p. 256.

au cours des dix dernières années¹¹». Le premier mérite de Ricœur, selon Roger Chartier, est de rompre avec cette tradition des historiens français qui consiste à récuser les interventions de philosophes de l'histoire, étrangères à la pratique historique: «Il prend à bras-le-corps un certain nombre d'œuvres historiques [...] pour les intégrer dans une réflexion philosophique sur l'histoire¹².» Ricœur, au contraire des interventions habituelles des philosophes sur le terrain de l'histoire, a traversé les œuvres historiques, celles de Braudel, de Duby, de Furet, pour ne citer que ceux-là, et il est à ce titre un des rares philosophes à ne pas se contenter des méta-récits sur l'histoire. Il assimile ainsi le véritable travail d'enquête historique. Autre mérite, aux yeux de Roger Chartier, Ricœur démontre que le discours historien appartient à la classe des récits et, à ce titre, il se situe d'une part dans une relation de proximité particulière avec la fiction et d'autre part dans l'impossibilité, contrairement à ce qu'ont longtemps cru les *Annales*, de rompre avec le récit pour construire un discours purement formalisable, nomologique. Si l'histoire est récit, elle n'est pourtant pas n'importe quel type de récit. Ricœur discute en effet, sans les adopter, les thèses des narrativistes américains qui ont, pour certains, tenté d'abolir toute distinction entre écriture de l'histoire et écriture de fiction. Ricœur maintient la tension interne à l'écriture historique qui partage avec la fiction les mêmes figures rhétoriques, mais qui se veut aussi et surtout un discours de vérité, de représentation d'un réel, d'un référent passé. À ce titre, «Ricœur aura, je crois, dit Chartier, un espace pour toutes les tentatives qui visent à articuler l'explication historique sur la compréhension narrative¹³». Roger Chartier, comme les sociologues, est aussi très intéressé par un second point de rencontre avec Ricœur qui est la centralité de la lecture. Érigée en paradigme, cette théorie de la lecture est au cœur du projet herméneutique de Ricœur, développé notamment dans *Du texte à l'action*. «Le concept qu'il tient pour central: celui d'appropriation¹⁴» peut être la source d'une inspiration décisive pour les historiens afin de saisir comment peut se refigurer l'expérience du temps. Avec la lecture, on touche aux conditions d'une herméneutique de la conscience historique. C'est sur ce point que Roger Chartier prend un autre chemin que Ricœur. Ce monde des textes, Roger Chartier, en historien, considère qu'il ne se réfère pas assez à des formes d'inscription, à des supports producteurs de sens. Par ailleurs, le lecteur est à historiciser et non à présenter comme l'incarnation d'un universel abstrait, d'un invariant anhistorique. Il y a dans ce domaine toute une démarche de différenciation sociologique et historique des lecteurs qu'il convient d'accomplir pour cerner leurs compétences et conven-

¹¹ R. Chartier, «Débat sur l'histoire», *Esprit*, nos 7-8, juillet-août 1988, p. 258.

¹² *Ibid.*, p. 258-259.

¹³ *Ibid.*, p. 261.

¹⁴ *Ibid.*, p. 262.

tions différentes. Mais sa critique finale à propos de l'absence d'historicisation chez Ricœur n'est pas vraiment fondée dans la mesure où Ricœur n'a pas eu pour prétention de se substituer à l'historien de métier, mais d'étudier, en philosophe, les diverses configurations du récit historique comme autant de lieux d'effectuation de l'identité narrative, source «médiée» de la connaissance de soi.

Un autre débat, organisé par François Hartog, s'est tenu en juin 1988 au Centre de recherches historiques, avec la participation de Roger Chartier et Jacques Revel, autour de Paul Ricœur, répondant aux questions des historiens. Le débat en est resté là, à un point très confidentiel et sans traces écrites...

Une objectivité incomplète

Paul Ricœur a montré, à l'occasion d'une communication aux Journées pédagogiques de coordination entre l'enseignement de la philosophie et celui de l'histoire, en 1952, que l'histoire relève d'une épistémologie mixte, d'un entrelacement d'objectivité et de subjectivité, d'explication et de compréhension. Dialectique du même et de l'autre éloigné dans le temps, confrontation entre le langage contemporain et une situation révolue, «le langage historique est nécessairement *équivoque*¹⁵». Considérant la nécessaire prise en compte de l'événementiel, du contingent ainsi que du structural, des permanences, Paul Ricœur définit la fonction de l'historien, la justification de son entreprise comme étant celle de l'exploration de ce qui relève de l'humanité:

Ce rappel sonne quelquefois comme un réveil quand l'historien est tenté de renier son intention fondamentale et de céder à la *fascination d'une fausse objectivité*: celle d'une histoire où il n'y aurait plus que des structures, des forces, des institutions et non plus des hommes et des valeurs humaines¹⁶.

Paul Ricœur intervient donc très tôt sur le chantier de l'historien pour montrer à quel point celui-ci se situe en tension entre l'objectivité nécessaire de son objet et sa subjectivité propre. Bien avant que Jacques Rancière n'en appelle à la réconciliation de l'historien avec son objet en l'invitant à ne pas céder aux sirènes qui l'incitent régulièrement à l'euthanasie¹⁷, Ricœur ne disait pas autre chose. Les règles mêmes qui

¹⁵ P. Ricœur, «Objectivité et subjectivité en histoire», décembre 1952, repris dans *Histoire et vérité*, ouvr. cité, p. 30.

¹⁶ *Ibid.*, p. 43.

¹⁷ J. Rancière, *Les noms de l'histoire*, Paris, Seuil, 1992.

régissent le métier d'historien étayent sa démonstration qui prend d'ailleurs appui, pour l'essentiel, sur la définition qu'en donne Marc Bloch: «Métier d'historien: tout le monde sait que ce titre est celui que Marc Bloch adjoignit à son *Apologie pour l'histoire*. Ce livre, hélas inachevé, contient néanmoins tout ce qu'il faut pour poser les premières assises de notre réflexion¹⁸.» Ricœur récuse la fausse alternative, qui va devenir de plus en plus prégnante dans l'opération historiographique, entre l'horizon d'objectivation, avec son ambition scientifique, et la perspective subjectiviste, avec sa croyance en une expérience de l'immédiateté quant à la capacité à procéder à la résurrection du passé. L'objet est de montrer que la pratique historique est une pratique en tension constante entre une objectivité à jamais incomplète et la subjectivité d'un regard méthodique qui doit se déprendre d'une partie de soi-même en se clivant en une bonne subjectivité, «le moi de recherche», et une mauvaise, «le moi pathétique». Tout l'effort de Ricœur, dans ce domaine comme dans d'autres, est de démontrer que les voies de passage de la recherche de vérité sont celles de détours nécessaires et rigoureux. L'histoire procède par rectifications qui relèvent d'un même esprit «que la rectification que représente la science physique par rapport au premier arrangement des apparences dans la perception et dans les cosmologies qui lui restent tributaires¹⁹». L'historien est tout à la fois en position d'extériorité par rapport à son objet, en fonction de la distance temporelle qui l'en éloigne, et en situation d'intériorité par le jeu de son intentionnalité de connaissance. Ricœur rappelle les règles qui régissent ce contrat de vérité qui, depuis Thucydide et Hérodote, guide toute investigation historique et fonde sa méthodologie. Celle-ci constitue la première strate du travail d'élaboration, celle de la tentative d'explication. À ce premier niveau, la subjectivité de réflexion se trouve engagée dans la construction même des schémas d'intelligibilité. Lucien Febvre avait déjà revendiqué l'histoire comme étant du côté du créé, du construit, dans sa leçon inaugurale au Collège de France dès le début des années trente. Ricœur fait à cet égard preuve d'une lucidité remarquable, montrant qu'il n'est pas dupe de la diabolisation de l'école méthodique contre laquelle s'est constituée l'école des *Annales*, lorsqu'il revendique l'ascèse objectiviste comme un stade nécessaire: «C'est précisément cela l'objectivité: une œuvre de l'activité méthodique. C'est pourquoi cette activité porte le beau nom de "critique"²⁰.» On ne peut pas ne pas penser ici à la fameuse *Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos dont les deux maîtres-mots sont ceux de critique interne et de critique externe des sources. À l'opposé du point de vue de Michelet sur la nécessaire résurrection d'un passé qui passerait par une véritable

¹⁸ P. Ricœur, *Histoire et vérité*, ouvr. cité, p. 25.

¹⁹ *Ibid.*, p. 24.

²⁰ *Ibid.*, p. 26.

réincarnation dans l'Autre, par une immédiateté de l'émotionnel, Ricœur privilégie le souci analytique de décomposition du passé en catégories d'intelligibilité, en séries distinctes, en quête de relations causales, en déductions logiques partant de la théorie. La perspective est à cet égard complémentaire entre explication et compréhension: «La compréhension n'est donc pas l'opposé de l'explication, elle en est au plus le complément et la contrepartie²¹.» On mesure ainsi à quel point tous ceux qui présentent la position herméneutique de Ricœur comme l'expression d'une subjectivité sauvage sont au mieux dans l'erreur, au pire dans la mauvaise foi.

L'incomplétude de l'objectivité historique rend nécessaire une participation forte de la subjectivité à plusieurs niveaux. En premier lieu, elle intervient par la notion même de choix, explicite ou implicite, mais en tout état de cause inévitable, de l'historien quant à son ou ses objets d'analyse. L'historien pose un «jugement d'importance²²» qui préside à la sélection des événements et de leurs facteurs. La théorie en amont de l'observation prévaut dans la sélection opérée. La subjectivité historique intervient donc tout au long de sa quête au chapitre des schémas interprétatifs qui vont servir de grille de lecture. En deuxième lieu, l'historien s'investit en tant que subjectivité par les liens de causalité qu'il met en relief et sur ce plan la pratique historique est le plus souvent naïve. Ricœur s'appuie à cet égard sur l'effort méthodologique de Fernand Braudel pour dissocier des causalités de divers ordres, mais il développera surtout ce thème plus tard dans *Temps et récit*, grâce à une attention particulière quant à la manière dont se déploie le récit historique en tant que narration porteuse de schèmes d'explications. En troisième lieu, la subjectivité historique s'insère dans la distance historique qui oppose le même à l'autre. L'historien a ici pour tâche de traduire, de nommer ce qui n'est plus, ce qui fut autre, en des termes contemporains. Il se heurte là à une impossible adéquation parfaite entre sa langue et son objet, et cela le contraint à un effort d'imagination pour assurer le transfert nécessaire dans un autre présent que le sien et faire en sorte qu'il soit lisible par ses contemporains. L'imagination historique intervient donc comme un moyen heuristique de compréhension, et cette dimension est aujourd'hui revendiquée par de nombreux historiens de métier, comme c'est le cas particulièrement pour Georges Duby²³. La subjectivité se trouve alors être le passeur nécessaire pour accéder à l'objectivité. Enfin, une quatrième dimension rend la subjectivité incontournable, c'est l'aspect humain de l'objet historique: «Ce que l'histoire veut

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*, p. 28.

²³ G. Duby, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991.

expliquer et comprendre en dernier ressort, ce sont les *hommes*²⁴.» Autant que par une volonté d'explication, l'historien est mû par une volonté de rencontre. Ce qui anime son souci de véridicité n'est pas tant de partager la foi de ceux dont il relate l'histoire, mais d'effectuer ce travail sur le passé, au sens quasi psychanalytique de mise au travail, pour partir en quête de l'autre dans un transfert temporel qui est aussi «un transport dans une autre subjectivité²⁵».

La constitution de l'objectivité historique pour mieux re-saisir l'outillage mental et le comportement des hommes du passé est donc le corrélat de la subjectivité historique. Elle débouche sur une inter-subjectivité toujours ouverte à de nouvelles interprétations, à de nouvelles lectures. L'incomplétude de l'objectivité historique permet de laisser le débat sur l'héritage historique aux générations futures, dans une quête indéfinie du sens. Elle ne permet pourtant pas n'importe quoi, en raison de la dissociation opérée par Ricœur entre le moi de recherche à exalter et le moi pathétique dont il faut se déprendre. L'objectivité historique passe alors de ses illusions logiques à sa nécessaire dimension éthique.

L'histoire est une herméneutique

Cette lucidité précoce dans un moment fertile en réifications de toutes sortes et en illusions scientistes sur un discours historique qui aurait capacité à suivre la voie des sciences de la nature a été possible, car Ricœur s'est fermement situé à l'intérieur d'une solide filiation herméneutique. Depuis Schleiermacher, l'herméneutique est sortie de son horizon régional, religieux, pour se doter d'un programme général d'élaboration des règles universelles valides, afin de rendre proche ce qui est lointain, de dépasser la distance culturelle et donc de faire progresser la compréhension de l'autre. Mais c'est surtout par Dilthey que se réalise le projet de Schleiermacher sur le plan d'une interrogation proprement historique. Au moment où Ranke et Droysen regardent du côté des sciences de la nature pour donner à l'histoire une dimension scientifique, Dilthey leur oppose l'horizon de la compréhension et distingue deux épistémologies: celle qui est propre au monde physique et celle qui relève du monde psychique. Dilthey cherche à fonder l'histoire comme connaissance scientifique, dépassant la simple intuition, à partir de l'hypothèse selon laquelle la vie produit des formes dans son jaillissement qui se stabilisent en diverses configurations, en des normes qui s'apparentent à ce que plus tard Norbert Elias décrira sous le terme de configuration et Max Weber sous celui

²⁴ P. Ricœur, *Histoire et vérité*, ouvr. cité, p. 31.

²⁵ *Ibid.*, p. 32.

d'idéal-type. L'herméneutique ne relève donc aucunement dans ce sens de quelque psychologisme sauvage, comme il est trop souvent d'usage de le croire, mais d'un souci de ressaisir la couche objectivée de la compréhension. Elle relève d'une réflexion sur l'historique, sur ses propres conditions d'être. Même si Dilthey aboutit à une aporie pour avoir par trop subordonné le problème herméneutique au problème psychologique, il n'en a pas moins perçu «le nœud central du problème: à savoir que la vie ne saisit la vie que par la médiation des unités de sens qui s'élèvent au-dessus du flux historique²⁶».

Cette réflexion sur l'historique sera reprise plus tard par Husserl, notamment le dernier Husserl, celui de la *Krisis*. Le programme phénoménologique de Husserl, infléchi dans ces années trente par le cours tragique de l'histoire allemande, se tourne vers l'histoire comme moment privilégié de compréhension de nous-mêmes. Or le sens à ressaisir est tout intérieur, point d'aboutissement d'une quête eidétique, d'un temps immanent à la conscience elle-même: «Parce que l'histoire est *notre* histoire, le sens de l'histoire est notre sens²⁷.» La mise en rapport à partir de la notion d'intentionnalité historique d'un double processus de rétention et de protention permet à Husserl de montrer que le présent ne se réduit pas à un instant ponctuel mais comporte une intentionnalité longitudinale «qui assure la continuité même de la durée et préserve le même dans l'autre²⁸». Les remaniements successifs et les différences sont alors inclus dans la continuité temporelle et le présent est à la fois ce que nous vivons et ce que réalisent les anticipations d'un passé remémoré: «En ce sens, le présent est l'effectuation du futur remémoré²⁹.» On ne peut donc penser la discontinuité que sur un fond de continuité qui est le temps lui-même. Cette appropriation a été fortement soulignée par Gadamer dont l'herméneutique historique rejette les coupures abstraites entre tradition et sciences historiques, entre le cours de l'histoire et le savoir sur l'histoire. La compréhension ne relève pas de quelque subjectivité en position de maîtrise, mais de l'«insertion dans le procès de la transmission où se médiatisent constamment le passé et le présent³⁰». Le projet herméneutique se donne pour mission d'investir cet entre-deux entre familiarité et étrangeté que constitue la tradition. La discontinuité qui oppose notre présent au passé devient alors un atout pour déployer une nouvelle conscience historiographique: «La distance temporelle n'est donc pas un obstacle à surmonter [...]. Il importe en réalité de voir dans la distance temporelle une possibilité positive et productive donnée à la

²⁶ P. Ricœur, *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986, p. 87.

²⁷ P. Ricœur, *À l'école de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 1986, p. 34.

²⁸ P. Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Points-Seuil, 1991, t. 3, p. 53-54.

²⁹ *Ibid.*, p. 68.

³⁰ H. G. Gadamer, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1976, p. 130.

compréhension³¹.» C'est cette exigence de penser à l'intérieur de la tension entre extériorité et intériorité, pensée du dehors et du dedans, qui a incité Ricœur à chercher à dépasser les diverses apories de la démarche purement spéculative de la temporalité ainsi que de l'approche réifiante de celle-ci.

Penser à l'articulation du clivage entre un temps qui doit apparaître et un temps qui est conçu comme condition des phénomènes est l'objet de l'ouvrage qu'il publie sur l'histoire au milieu des années quatre-vingt³². Paul Ricœur reprend, en l'élargissant, sa réflexion sur les régimes d'historicité conçus comme tiers-temps, tiers-discours pris en tension entre la conception purement cosmologique du mouvement temporel et une approche intime, intérieure du temps. Aristote oppose à l'assimilation platonicienne du temps avec les révolutions des corps célestes une dissociation entre, d'une part, la sphère des changements, localisable, propre au monde sublunaire et, d'autre part, un temps immuable, uniforme, simultanément le même partout. L'univers aristotélicien est donc ainsi soustrait au temps. Seulement Aristote se heurte au paradoxe d'un temps qui n'est pas le mouvement et dont le mouvement est une des conditions: «Il est donc clair que le temps n'est ni le mouvement, ni sans le mouvement³³.» Aristote ne parvient pas à établir de connexion entre le temps mesuré par le Ciel à la manière d'une horloge naturelle et le constat que les choses et les hommes subissent l'action du temps. Il reprend d'ailleurs à son compte le dicton qui dit que «le temps consume, que tout vieillit sous l'action du temps³⁴». À ce versant cosmologique du temps s'oppose le versant psychologique, intime, selon Saint-Augustin qui pose frontalement la question: «Qu'est-ce que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus³⁵.» Il part du paradoxe selon lequel si le passé n'est plus et le futur pas encore, comment saisir ce que peut être le temps? Saint-Augustin répond en se tournant vers le présent, un présent étendu à une temporalité large qui englobe la mémoire des choses passées et l'attente des choses futures: «Le présent du passé, c'est la mémoire, le présent du présent, c'est la vision, le présent du futur, c'est l'attente³⁶.» Il n'y a donc pour Saint-Augustin de futur et de passé que par le présent. Cette antinomie entre temps cosmologique et temps intime n'est pas résolue

³¹ *Ibid.*, p. 137.

³² P. Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 3 t., 1983-1985.

³³ Aristote, *Physique IV*, (219 a 2), cité par Paul Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. cité, t. 3, p. 26.

³⁴ *Ibid.*, (221 a 30-221 b 2), p. 33.

³⁵ Saint-Augustin, *Les confessions*, Livre XI, chap. XIV, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 264.

³⁶ *Ibid.*, chap. XX, p. 269.

par la spéculation philosophique, comme le montre Paul Ricœur à propos de la reprise de la confrontation qui oppose cette fois les thèses de Kant à celles de Husserl, et aboutit à une aporie comparable: «Phénoménologie et critique n'empruntent l'une à l'autre que sous la condition de s'exclure l'une l'autre³⁷.»

Entre le temps cosmique et le temps intime se situe le temps raconté de l'historien. Il permet de reconfigurer le temps au moyen de connecteurs particuliers. Paul Ricœur place donc le discours historique dans une tension qui lui est propre entre identité narrative et ambition de vérité. La poésie du récit apparaît comme la manière de dépasser les apories de l'appréhension philosophique du temps. Ricœur préfère à cet égard la notion de refiguration à celle de référence, car il est question de redéfinir la notion même de «réalité» historique à partir des connecteurs propres au tiers-temps historique, le plus souvent utilisés par les historiens de métier sans problématisation. Parmi ces connecteurs, on retrouve en effet des catégories familières à l'historien: celui de «temps calendaire est le premier pont jeté par la pratique historienne entre le temps vécu et le temps cosmique³⁸». Il se rapproche du temps physique en ce qu'il est mesurable et il emprunte au temps vécu. Le temps calendaire «cosmologise le temps vécu» et «humanise le temps cosmique³⁹». La notion de génération, devenue une catégorie d'analyse essentielle aujourd'hui, depuis les travaux de Jean-François Sirinelli, est considérée par Ricœur comme une médiation majeure de la pratique historienne qui permet aussi, comme l'a montré Dilthey, d'incarner cette connexion entre temps public et temps privé. La notion de génération permet d'attester la dette, au-delà de la finitude de l'existence, par-delà la mort qui sépare les ancêtres des contemporains. Il y a enfin la notion de trace qui a pris une telle ampleur aujourd'hui que Carlo Ginzburg conçoit un nouveau paradigme différent du paradigme galiléen et qu'il définit comme celui de la trace indiciaire⁴⁰. Objet usuel de l'historien, la notion de trace, matérialisée par les documents, les archives, n'en est pas moins énigmatique et essentielle pour la reconfiguration du temps. Ricœur emprunte l'expression de signification de la trace à Emmanuel Levinas⁴¹ en tant que dérangement d'un ordre, signifiant sans faire apparaître. Mais il inscrit aussi la notion de trace dans son lieu historique. Cette notion est utilisée dans la tradition historique depuis déjà longtemps puisqu'on la retrouve chez

³⁷ P. Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. cité, t. 3, p. 106.

³⁸ *Ibid.*, p. 190.

³⁹ *Ibid.*, p. 197.

⁴⁰ C. Ginzburg, «Traces, racines d'un paradigme indiciaire», dans *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, 1989, p. 139-180.

⁴¹ E. Levinas, «La trace», dans *Humanisme de l'autre homme*, Montpellier, Fata Morgana, 1972, p. 57-63.

Seignobos tout comme chez Marc Bloch. Cette conception d'une science historique par traces correspond à son pendant référentiel dans une ambivalence qui résiste à la clôture du sens, car le vestige est plongé dans le présent en même temps qu'il est le support d'une signification qui n'est plus là.

Cette notion de trace, tout à la fois idéale et matérielle, est aujourd'hui le ressort essentiel de la grande fresque dirigée par Pierre Nora, celle des *Lieux de mémoire*. Elle est ce lien indicible qui relie le passé à un présent devenu catégorie lourde dans la reconfiguration du temps par l'intermédiaire de ses traces mémorielles. Pierre Nora y voit une nouvelle discontinuité dans l'écriture de l'histoire «qu'on ne peut appeler autrement qu'*historiographique*⁴²». Cette rupture infléchit le regard et engage la communauté des historiens à revisiter autrement les mêmes objets au regard des traces laissées dans la mémoire collective par les faits, les hommes, les symboles, les emblèmes du passé. Cette *déprise/reprise* de toute la tradition historique par ce moment mémoriel que nous vivons ouvre la voie à une tout autre histoire:

Non plus les déterminants, mais leurs effets; non plus les actions mémorisées ni même commémorées, mais la trace de ces actions et le jeu de ces commémorations; pas les événements pour eux-mêmes, mais leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations; non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois permanents, ses usages et ses mésusages, sa prégnance sur les présents successifs; pas la tradition, mais la manière dont elle s'est constituée et transmise⁴³.

Ce vaste chantier ouvert sur l'histoire des métamorphoses de la mémoire, sur une réalité symbolique à la fois palpable et inassignable, permet par sa double problématisation de la notion d'historicité et de celle de la mémoire d'exemplifier ce tiers-temps défini par Ricœur comme pont entre temps vécu et temps cosmique. Il constitue le champ d'investigation de ce que Reinhart Koselleck appelle notre espace d'expérience, soit ce passé rendu présent. Il permet d'explorer l'énigme de la passéité, car l'objet mémoriel en son lieu matériel ou idéal ne se décrit pas en tant que simples représentations, mais, comme le définit Ricœur, en tant que «représentance ou [...] lieutenance, signifiant par là que les constructions de l'histoire ont l'ambition d'être des reconstructions répondant à la requête d'un *vis-à-vis*⁴⁴». Ricœur signifie, et le projet de Pierre Nora n'est pas loin, que la passéité d'une

⁴² P. Nora, *Les lieux de mémoire*. Paris, Gallimard, 1993, t. 3, vol. 1, p. 26.

⁴³ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁴ P. Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. cité, t. 3, p. 228, cité par O. Mongin, *Paul Ricœur*, Paris, Seuil, 1994, p. 157.

observation n'est pas par elle-même observable, mais seulement mémorable. Il pose frontalement la question de ce qui fait mémoire. Insistant sur le rôle des événements fondateurs et sur leur liaison avec le récit comme identité narrative, Ricœur ouvre la perspective historiographique actuelle dans laquelle l'entreprise de Pierre Nora s'inscrit comme monument de notre époque.

La tentative des *Annales* dans les années soixante-dix de rompre avec le récit a été, selon Ricœur, illusoire et contradictoire avec le projet historien. Certes, l'école des *Annales*, tout en admettant que l'historien construit, problématise et projette sa subjectivité sur son objet de recherche, semblait *a priori* se rapprocher de la position de Ricœur. Mais en fait ce n'était pas pour adopter le point de vue herméneutique de l'explication compréhensive. Les *Annales* avaient pour cible essentielle l'école méthodique. Il était donc question au contraire de s'éloigner du sujet pour briser le récit historisant et faire prévaloir la scientificité d'un discours historique renouvelé par les sciences sociales. Pour mieux faire apparaître la coupure épistémologique opérée par les *Annales*, ses instigateurs et disciples ont prétendu tordre le cou à ce qui était désigné sous la forme péjorative d'histoire historisante: l'événement et son récit. Il y a bien eu des déplacements d'objets, une réévaluation des phénomènes économiques dans les années trente, puis une valorisation des logiques spatiales dans les années cinquante. Fernand Braudel a dénoncé le temps court renvoyé à l'illusoire par rapport aux permanences des grands socles de la géo-histoire, à la longue durée. Cependant, et Paul Ricœur l'a bien montré, les règles de l'écriture historique l'ont empêché de basculer dans la sociologie, car la longue durée reste durée. Braudel, en tant qu'historien, demeurait tributaire de formes rhétoriques propres à la discipline historique. Contrairement à ses proclamations tonitruantes, il poursuivait lui aussi dans sa thèse la réalisation d'un récit: «La notion même d'histoire de longue durée dérive de l'événement dramatique [...] c'est-à-dire de l'événement-mis-en-intrigue⁴⁵.» Certes, l'intrigue qui n'a plus pour sujet Philippe II, mais la mer Méditerranée, est d'un autre type, mais elle n'en reste pas moins une intrigue. La Méditerranée figure un quasi-personnage qui connaît sa dernière heure de gloire au XVI^e siècle avant que l'on assiste à un basculement vers l'Atlantique et l'Amérique, moment au cours duquel «la Méditerranée en même temps sort de la grande histoire⁴⁶». La mise en intrigue s'impose donc à tout historien, même à celui qui prend le plus de distance par rapport au récitatif classique de l'événementiel politico-diplomatique. La narration constitue ainsi la médiation indispensable pour faire œuvre historique et lier l'espace d'expérience et l'horizon d'attente dont parle Koselleck:

⁴⁵ P. Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. t. 3, cité, p. 289.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 297.

«Notre hypothèse de travail revient ainsi à tenir le récit pour le gardien du temps, dans la mesure où il ne serait de temps pensé que raconté⁴⁷.» La configuration du temps passe par la narration de l'historien. La configuration historique ainsi envisagée se déplace entre un espace d'expérience qui évoque la multiplicité des parcours possibles et un horizon d'attente qui définit un futur rendu présent, non réductible à une simple dérivée de l'expérience présente: «Ainsi espace d'expérience et horizon d'attente font mieux que de s'opposer polairement, ils se conditionnent mutuellement⁴⁸.» La construction de cette herméneutique du temps historique offre un horizon qui n'est plus tissé par la seule finalité scientifique, mais tendu vers un faire humain, un dialogue à instituer entre les générations, un agir sur le présent. C'est dans cette perspective qu'il convient de rouvrir le passé, de revisiter ses potentialités. En récusant le rapport purement antiquaire à l'histoire, l'herméneutique historique vise à «rendre nos attentes plus déterminées et notre expérience plus indéterminée⁴⁹». Le présent réinvestit le passé à partir d'un horizon historique détaché de lui. Il transforme la distance temporelle morte en «transmission génératrice de sens⁵⁰». Le vecteur de la reconstitution historique se trouve alors au cœur de l'agir, du rendre-présent qui définit l'identité narrative sous sa double forme de la mêmété (*Idem*) et de soi-même (*Ipséité*). La centralité du récit relativise la capacité de l'histoire à enfermer son discours dans une explication close sur des mécanismes de causalité. Elle ne permet ni de revenir «à la prétention du sujet constituant à maîtriser le sens⁵¹», ni de renoncer à l'idée d'une globalité de l'histoire selon ses «implications éthiques et politiques⁵²».

L'attention aux procédures textuelles, narratives, syntaxiques par lesquelles l'histoire énonce son régime de vérité conduit à se réappropriier les acquis des travaux de toute la filiation narratologiste particulièrement développée dans le monde anglo-saxon et connue en France grâce à Paul Ricœur⁵³. Le développement des thèses narrativistes s'est en effet nourri du *linguistic turn*, de la critique du modèle nomologique et de la prise en considération du récit comme gisement de savoir, comme déploiement de ressources d'intelligibilité. Les narrativistes ont ainsi permis de montrer la manière dont le mode de récit a valeur explicative, ne serait-ce que par l'emploi constant de la conjonction de subordination «parce que», qui recouvre et confond

⁴⁷ *Ibid.*, p. 435.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 377.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 390.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 399.

⁵¹ *Ibid.*, p. 488.

⁵² *Ibid.*, p. 489.

⁵³ P. Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. cité, t. 1, p. 173-246.

deux fonctions distinctes, la consécution et la conséquence. Les liens chronologiques et les liens logiques sont ainsi affirmés sans être problématisés. Or il convient de désimbriquer ce mot de passe, le «parce que» à l'usage disparate. C'est ce travail sur les capacités explicatives propres au récit qu'a mené le courant narrativiste. William Dray a ainsi montré, dès les années cinquante, que l'idée de cause doit être disjointe de l'idée de loi⁵⁴. Il a défendu un système causal irréductible à un système de lois, critiquant à la fois ceux qui pratiquent cette réduction et ceux qui excluent toute forme d'explication. Un peu plus tard, Georg Henrik von Wright préconisait un modèle mixte fondé sur une explication dite quasi causale⁵⁵ considérée comme la plus appropriée à l'histoire et aux sciences humaines en général. Les relations causales sont, selon lui, étroitement relatives à leur contexte et à l'action qui s'y joue. S'inspirant des travaux d'Élisabeth Anscombe, il privilégie les relations intrinsèques entre les raisons de l'action et l'action elle-même. Von Wright oppose alors la connexion causale non logique, purement externe, portant sur les états de système, et la connexion logique rapportée aux intentions et prenant une forme téléologique. Le lien entre ces deux niveaux hétérogènes se situe dans les traits configurants du récit: «Le fil conducteur, selon moi, c'est l'intrigue, en tant que synthèse de l'hétérogène⁵⁶.» Arthur Danto décèle de son côté les diverses temporalités à l'intérieur du récit historique et remet en question l'illusion d'un passé comme entité fixe par rapport à laquelle le regard de l'historien seul serait mobile. Il distingue au contraire trois positions temporelles inhérentes à la narration⁵⁷. Le domaine de l'énoncé implique déjà deux positions différentes: celle de l'événement décrit et celle de l'événement en fonction duquel il est décrit. Il faut encore ajouter le plan de l'énonciation qui se situe à une autre position temporelle, celle du narrateur. La conséquence épistémologique d'une telle différenciation temporelle fait figure de paradoxe de la causalité puisqu'un événement ultérieur peut faire apparaître un événement antérieur en situation causale. Par ailleurs, la démonstration de Danto revient à considérer comme indistinctes explication et description, l'histoire étant d'un seul tenant, selon son expression. Certains sont allés encore plus loin, comme Hayden White⁵⁸, dans la perspective de construction d'une poétique de l'histoire, en présupposant que le registre de l'historien n'est pas fondamentalement différent de celui de

⁵⁴ W. Dray, *Laws and Explanation in History*, Oxford, Oxford University Press, 1957.

⁵⁵ G. H. von Wright, *Explanation and Understanding*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1971.

⁵⁶ P. Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. cité, t. 1, p. 202.

⁵⁷ A. Danto, *Analytical Philosophy of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1965.

⁵⁸ H. White, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press, 1973.

la fiction au chapitre de sa structure narrative. L'histoire serait donc d'abord écriture, artifice littéraire. Hayden White situe la transition entre le récit et l'argumentation dans la notion de mise en intrigue.

Paul Ricœur est donc très proche de ces thèses. Il salue d'ailleurs chez les narrativistes deux acquis majeurs. En premier lieu, ils font la démonstration que «raconter, c'est déjà expliquer [...]». Le "l'un par l'autre" qui, selon Aristote, fait la connexion logique de l'intrigue, est désormais le point de départ obligé de toute discussion sur la narration historique⁵⁹». En second lieu, à la diversification et hiérarchisation des modèles explicatifs les narrativistes ont opposé la richesse des éléments explicatifs internes au récit. Cependant, et malgré ces deux avancées dans la compréhension de ce qu'est un discours historien, Paul Ricœur ne suit pas les thèses les plus radicales des narrativistes lorsqu'elles postulent l'indistinction entre histoire et fiction. Malgré leur proximité, il subsiste une coupure épistémologique qui est fondée sur le régime de vérité propre au contrat de l'historien par rapport au passé. Il partage sur ce point la position de Roger Chartier lorsqu'il affirme :

L'historien a pour tâche de donner une connaissance appropriée, contrôlée, de cette «population des morts» personnages, mentalités, prix qui est son objet. Abandonner cette prétention, peut-être démesurée mais fondatrice, serait laisser le champ libre à toutes les falsifications, à tous les faussaires⁶⁰.

Ce rappel du contrat de vérité qui lie l'historien à son objet depuis Hérodote et Thucydide est de première importance pour qui s'oppose à toutes les formes de falsification et de manipulation du passé. Il n'est pas contradictoire avec le fait d'être attentif à l'histoire comme écriture, comme pratique discursive.

L'attention aux régimes de discours implique de rentrer dans cette zone d'indétermination afin de ressaisir la façon dont se fabriquent les régimes de vérité et le statut de l'erreur, le caractère incommensurable ou non des diverses assertions qui se donnent comme scientifiques. Ricœur ne suit donc pas la tentative déconstructrice de Michel Foucault et de Paul Veyne qui s'inspire de Nietzsche et prône une simple généalogie des interprétations qui recouvrirait les faits historiques. Récusant tout à la fois la tentation positiviste et la tentation généalogique, Ricœur leur oppose une analyse de la réalité historique qu'il place «sous le signe de la "représentance" pour souligner son double

⁵⁹ P. Ricœur, *Temps et récit*, ouvr. cité, t. 1, p. 251.

⁶⁰ R. Chartier, *Le Monde*, 18 mars 1993.

statut de réalité et de fiction: une fonction vicairie de lieutenance⁶¹». Ricœur ne s'enferme donc pas à l'intérieur d'un discours clos sur lui-même. À la formule provocatrice de Roland Barthes selon laquelle «le fait n'a jamais qu'une existence linguistique» il oppose ce qu'il qualifie de «quadrilatère du discours»: le locuteur qui prend la parole singulière comme événement; l'interlocuteur qui renvoie au caractère dialogique du discours; le sens qui est le thème du discours, et enfin la référence qui renvoie à ce dont on parle, à une extériorité du discours.

L'événement et son sens

Entre sa dissolution et son exaltation, l'événement, selon Paul Ricœur, subit une métamorphose qui tient à sa reprise herméneutique. Réconciliant l'approche continuiste et discontinuiste, Paul Ricœur propose de distinguer trois niveaux d'approche de l'événement: «1. Événement infra-significatif; 2. Ordre et règne du sens, à la limite non-événementiel; 3. Émergence d'événements supra-significatifs, sur-signifiants⁶².» Le premier emploi correspond simplement au descriptif de «ce qui arrive» et évoque la surprise, le nouveau rapport à l'institué. Il correspond d'ailleurs aux orientations de l'école méthodique de Langlois et Seignobos, celui de l'établissement critique des sources. Deuxièmement, l'événement est pris à l'intérieur de schèmes explicatifs qui le mettent en corrélation avec des régularités, des lois. Ce deuxième moment tend à subsumer la singularité de l'événement sous le registre de la loi dont il relève, au point d'être aux limites de la négation de l'événement. On peut y reconnaître l'orientation de l'école des *Annales*. À ce deuxième stade de l'analyse doit succéder un troisième moment, interprétatif, de reprise de l'événement comme émergence, mais cette fois sursignifiée. L'événement est alors partie intégrante d'une construction narrative constitutive d'identité fondatrice (la prise de la Bastille) ou négative (Auschwitz). L'événement qui est de retour n'est donc pas le même que celui qui a été réduit par le sens explicatif, ni celui infra-signifié qui était extérieur au discours. Il engendre lui-même le sens: «Cette salutaire reprise de l'événement *sursignifié* ne prospère qu'aux limites du sens, au point où il échoue par excès et par défaut: par excès d'arrogance et par défaut de capture⁶³.»

Les événements ne sont décelables qu'à partir de leurs traces, discursives ou non. Sans réduire le réel historique à sa dimension

⁶¹ P. Ricœur, «Histoire et rhétorique», *Diogène*, no 168, octobre-décembre 1994, p. 25.

⁶² P. Ricœur, «Événement et sens», *L'événement en perspective, Raisons pratiques*, no 2, 1991, p. 51-52.

⁶³ *Ibid.*, p. 55.

langagière, la fixation de l'événement, sa cristallisation s'effectue à partir de sa nomination. C'est ce que montrent, dans une perspective non essentialiste, les recherches de Gérard Noiriel sur la construction de l'identité nationale. Il constate, à propos de l'immigration, que des phénomènes sociaux peuvent exister sans avoir pour autant atteint une visibilité. Durant le Second Empire, il y avait déjà plus d'un million d'immigrés qui, selon les enquêtes de Le Play, s'assimilaient sans problème dans les régions françaises sans être perçus comme immigrés. Ce n'est que dans les années 1880 que le mot immigré connaît une véritable fortune, se fixe et fait événement, lourd de conséquences ultérieures. Il se constitue donc une relation tout à fait essentielle entre langage et événement qui est aujourd'hui largement accaparée et problématisée par les courants de l'ethnométhodologie, de l'interactionnisme et, bien sûr, par l'approche herméneutique. Tous ces courants contribuent à jeter les bases d'une sémantique historique. Celle-ci prend en considération la sphère de l'agir et rompt avec les conceptions physicalistes et causalistes. La constitution de l'événement est tributaire de sa mise en intrigue. Elle est la médiation qui assure la matérialisation du sens de l'expérience humaine du temps «aux trois niveaux de sa *préfiguration pratique*, de sa *configuration épistémique* et de sa *reconfiguration herméneutique*⁶⁴». La mise en intrigue joue le rôle d'opérateur, de mise en relation d'événements hétérogènes. Elle se substitue à la relation causale de l'explication physicaliste. L'herméneutique de la conscience historique situe l'événement dans une tension interne entre deux catégories méta-historiques que repère Koselleck, celle d'espace d'expérience et celle d'horizon d'attente. Ces deux catégories permettent une thématization du temps historique qui se donne à lire dans l'expérience concrète, avec des déplacements significatifs comme celui de la dissociation progressive entre expérience et attente dans le monde moderne occidental. Le sens de l'événement, selon Koselleck, est donc constitutif d'une structure anthropologique de l'expérience temporelle et de formes symboliques historiquement instituées. Koselleck développe donc «une problématique de l'individuation des événements qui place leur identité sous les auspices de la temporalisation, de l'action et de l'individualité dynamique⁶⁵». Il vise donc un niveau plus profond que celui de la simple description en s'attachant aux conditions de possibilité de l'événementialité. Son approche a le mérite de montrer le caractère opérationnel des concepts historiques, leur capacité structurante et tout à la fois structurée par des situations singulières. Ces concepts, porteurs d'expérience et d'attente, ne sont pas de simples épiphénomènes langagiers à opposer à l'histoire

⁶⁴ J. L. Petit, «La constitution de l'événement social», *L'événement en perspective, Raisons pratiques*, no 2, 1991, p. 15.

⁶⁵ L. Quéré, «Événement et temps de l'histoire», *L'événement en perspective, Raisons pratiques*, no 2, 1991, p. 267.

«vraie»; ils ont «un rapport spécifique au langage à partir duquel ils influent sur chaque situation et événement ou y réagissent⁶⁶». Les concepts ne sont ni réductibles à quelque figure rhétorique, ni simple outillage propre à classer dans des catégories. Ils sont ancrés dans le champ d'expérience d'où ils sont nés pour subsumer une multiplicité de significations. Peut-on affirmer alors que ces concepts réussissent à saturer le sens de l'histoire jusqu'à permettre une fusion totale entre histoire et langage? Comme Paul Ricœur, Reinhart Koselleck ne va pas jusque-là et considère au contraire que les processus historiques ne se limitent pas à leur dimension discursive: «L'histoire ne coïncide jamais parfaitement avec la façon dont le langage la saisit et l'expérience la formule⁶⁷.» C'est, comme le pense Paul Ricœur, le champ pratique qui est l'enracinement dernier de l'activité de temporalisation.

Ce déplacement de l'événementialité vers sa trace et ses héritiers a donné lieu à un véritable retour de la discipline historique sur elle-même, à l'intérieur de ce que l'on pourrait qualifier de cercle herméneutique ou de tournant historiographique. Ce nouveau moment invite à suivre les métamorphoses du sens dans les mutations et glissements successifs de l'écriture historique entre l'événement lui-même et la position présente. L'historien s'interroge alors sur les diverses modalités de la fabrication et de la perception de l'événement à partir de sa trame textuelle. Ce mouvement qui porte à visiter le passé par l'écriture historique accompagne l'exhumation de la mémoire nationale et conforte encore le moment mémoriel actuel. Par le renouveau historiographique et mémoriel, les historiens assument le travail de deuil d'un passé en soi et apportent leur contribution à l'effort réflexif et interprétatif actuel dans les sciences humaines.

Le présent en position de surplomb

Livré à la mondialisation des informations, à l'accélération de leur rythme, le monde contemporain connaît une «extraordinaire dilatation de l'histoire, une poussée d'un sentiment historique de fond⁶⁸». Cette présentification a eu pour effet une expérimentation moderne de l'historicité. Elle impliquait une redéfinition de l'événementialité comme approche d'une multiplicité de possibles, de situations virtuelles, potentielles, et non plus comme l'accompli dans sa fixité. Le mouvement s'est emparé du temps présent jusqu'à modifier le rapport

⁶⁶ R. Koselleck, *Le futur passé, contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, EHESS, 1990, p. 264.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 195.

⁶⁸ P. Nora, «De l'histoire contemporaine au présent historique», dans *Écrire l'histoire du temps présent*, Paris, IHTP, 1993, p. 45.

moderne au passé. La lecture historique de l'événement n'est plus réductible à l'événement étudié, mais envisagée dans sa trace, située dans une chaîne événementielle. Tout discours sur un événement véhicule, connote une série d'événements antérieurs, ce qui donne toute son importance à la trame discursive qui les relie dans une mise en intrigue. Comme on peut le mesurer, l'histoire du temps présent n'engage pas seulement l'ouverture d'une période nouvelle, le très proche s'ouvrant au regard de l'historien. Elle est aussi une histoire différente, participant aux orientations nouvelles d'un paradigme qui se cherche dans la rupture avec le temps unique et linéaire, et pluralisant les modes de rationalité.

On a opposé à l'histoire du temps présent des arguments comportant un certain nombre d'obstacles insurmontables. En premier lieu, le handicap de la proximité ne permettrait pas de hiérarchiser selon un ordre d'importance relatif dans la masse des sources disponibles. On ne peut, selon cette critique, définir ce qui relève de l'historique et ce qui tient de l'épiphénomène. En second lieu, on lui reproche d'utiliser un temps tronqué de son futur. L'historien ne connaît pas la destinée temporelle des faits étudiés alors que le plus souvent le sens ne se révèle que dans l'après-coup. À ce propos, Paul Ricœur, qui inscrit son intervention dans le cadre d'une défense de la légitimité de l'histoire du temps présent, attire l'attention sur les difficultés d'une configuration inscrite dans la perspective d'une distance temporelle courte. Il préconise de distinguer dans le passé récent: d'une part, le temps inachevé, le devenir en cours lorsque l'on en parle au milieu du gué, «ce qui constitue un handicap pour cette historiographie, c'est la place considérable des prévisions et des anticipations dans la compréhension de l'histoire en cours⁶⁹», et, d'autre part, le temps clôturé, celui de la Seconde Guerre mondiale, de la décolonisation, de la fin du communisme... et à cet égard la date de 1989 devient une date intéressante de clôture qui permet de configurer des ensembles intelligibles une fois un certain cycle achevé. À ces handicaps s'ajoute la loi des trente ans qui ne permet pas d'avoir accès dans l'immédiat aux archives. Il faut encore ajouter le manque de recul critique qui spécifie la démarche historique.

Mais l'histoire du temps présent a aussi la capacité de transformer plusieurs de ces inconvénients en avantages, comme le démontre Robert Frank, le successeur de François Bédarida à la direction de l'Institut des

⁶⁹ P. Ricœur, «Remarques d'un philosophe», dans *Écrire l'histoire du temps présent*, ouvr. cité, p. 38.

hauts travaux pratiques (IHTP) jusqu'en 1994⁷⁰. Le travail d'investigation sur de l'inachevé contribue à «défataliser» l'histoire, à relativiser les chaînes causales qui constituaient les grilles de lecture, le prêt-à-porter de l'historien. L'histoire du temps présent est à cet égard un bon laboratoire pour briser le fatalisme causal. D'un autre côté, même si son maniement pose des problèmes méthodologiques sérieux, l'historien a la chance de pouvoir travailler sous contrôle des témoins des événements qu'il analyse. Il dispose de sources orales qui sont un atout certain, même si celles-ci sont à manier avec prudence et avec une distance critique, car elles sont «une source sur un temps passé et non pas, comme de nombreuses sources écrites, contemporaine de l'événement⁷¹». Cette interactivité, qui sollicite l'historien confronté à son enquête de terrain, à la manière du sociologue, place celui-là en bonne position «pour faire une histoire objective de la subjectivité⁷²».

Cette histoire du temps présent aura contribué à renverser le rapport histoire/mémoire. L'opposition traditionnelle entre une histoire critique située du côté de la science et une mémoire relevant de sources fluctuantes et en partie fantasmatisées est en voie de transformation. Alors que l'histoire perd une part de sa scientificité, la problématisation de la mémoire conduit à accorder une part critique à l'approche de la notion de mémoire. Les deux notions se sont rapprochées et la part des sources orales dans l'écriture du temps présent rend possible une histoire de la mémoire: «On érige la mémoire elle-même en objet historique⁷³.» Ce renversement a une valeur heuristique, car il permet de mieux comprendre le caractère indéterminé des possibles ouverts pour des acteurs d'un passé qui fut leur présent. L'histoire du temps présent modifie donc le rapport au passé, sa vision et son étude. L'historien du temps présent inscrit l'opération historiographique dans la durée. Il ne limite pas son objet à l'instant. Il doit faire prévaloir une pratique consciente d'elle-même, ce qui interdit les naïvetés fréquentes devant l'opération historique.

Inscrit dans le temps comme discontinuité, le présent est travaillé par celui qui doit l'historiciser par un effort pour appréhender sa présence comme absence, à la manière dont Michel de Certeau définissait l'opération historiographique⁷⁴. Cette dialectique est d'autant plus

⁷⁰ R. Frank, «Enjeux épistémologiques de l'enseignement de l'histoire du temps présent», dans *L'histoire entre épistémologie et demande sociale*, Paris, actes de l'université d'été de Blois, septembre 1993, 1994, p. 161-169.

⁷¹ *Ibid.*, p. 165.

⁷² *Ibid.*, p. 166.

⁷³ P. Ricœur, «Remarques d'un philosophe», dans *Écrire l'histoire du temps présent*, ouvr. cité, p. 37.

⁷⁴ M. de Certeau, *L'absent de l'histoire*, ouvr. cité.

difficile à réaliser qu'il faut procéder à une désintrication volontariste pour l'histoire du temps présent, plus naturelle lorsqu'il est question d'un temps révolu: «La question est de savoir si, pour être historique, l'histoire du temps présent ne présuppose pas un mouvement semblable de chute dans l'absence, du fond duquel le passé nous interpellerait avec la force d'un passé qui fut naguère présent⁷⁵.» On saisit ici à quel point l'histoire du temps présent est animée par des motivations plus profondes que celles d'un simple accès à du plus contemporain. C'est la quête de sens qui guide ses recherches autant que le refus de l'éphémère. Un sens qui n'est plus un *telos*, une continuité pré-construite, mais une réaction à «l'a-chronie contemporaine⁷⁶». L'histoire du temps présent se différencie donc radicalement de l'histoire classiquement contemporaine. Elle est en quête d'épaisseur temporelle et cherche à ancrer un présent trop souvent vécu dans une sorte d'apesanteur temporelle. Par sa volonté réconciliatrice, au cœur du vécu, du discontinu et des continuités, l'histoire du présent comme télescopage constant entre passé et présent permet «un vibrato de l'inachevé qui colore brusquement tout un passé, un présent peu à peu délivré de son autisme⁷⁷».

La reconfiguration du temps par l'agir

La clarification des jeux de langage, tâche que Wittgenstein assignait à la philosophie, permet à Ricœur d'élucider et de relativiser la notion commune des schèmes explicatifs de l'historien, la notion de cause. Ricœur adhère pleinement à la formule de Charles Taylor selon laquelle l'homme est un «*self-interpreting animal*⁷⁸». Ce détour par l'autre dans le travail interprétatif sur soi est l'axe même du parcours herméneutique de Paul Ricœur, au cœur de l'action, de la pratique: «Notre concept du soi sort grandement enrichi de ce rapport entre interprétation du texte de l'action et auto-interprétation⁷⁹.» Cette position implique la même distinction épistémologique défendue par Charles Taylor et Paul Ricœur: «Cela signifie que la recherche d'adéquation entre nos idéaux de vie et nos décisions, elles-mêmes vitales, n'est pas susceptible de la sorte de vérification que l'on peut attendre des sciences fondées sur

⁷⁵ P. Ricœur, «Remarques d'un philosophe», dans *Écrire l'histoire du temps présent*, ouvr. cité, p. 39.

⁷⁶ J.-P. Rioux, «Peut-on faire une histoire du temps présent?», dans *Questions à l'histoire des temps présents*, Bruxelles, Complexe, 1992, p. 50.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 54.

⁷⁸ C. Taylor, *Philosophical Papers*, Cambridge, Cambridge University Press, 2 vol., 1985, vol. 1, *Human Agency and Language*, p. 45.

⁷⁹ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 211.

l'observation⁸⁰.» La corrélation établie entre l'intentionnalité et les lois narratives est commune à Charles Taylor et à Paul Ricœur qui lui reprend l'idée d'après laquelle classer une action comme intentionnelle, c'est décider à quel type de loi elle doit son explication: «La condition d'apparition d'un événement est que se réalise un état de choses tel qu'il amènera la fin en question, ou tel que cet événement est requis pour cette fin⁸¹.» La sémantique de l'action doit alors établir le lien entre la forme de loi interne à l'explication téléologique et les traits descriptifs de l'action. Cet aspect, propre au discours historique, a été largement analysé par Paul Ricœur dans le tome 1 de *Temps et récit*.

L'intentionnalité se révèle dans le langage de l'action, soit là où se dit l'action dans les récits, les descriptions, les explications, les justifications. Ces notions de motivations, de raisons d'agir, d'objectifs, nécessitent donc un détour par la textualité, propre à l'approche herméneutique. Il convient d'éviter deux écueils quant aux relations entre le langage de l'action et l'action elle-même. D'une part, on a tendance à attribuer une qualité de représentation au langage de l'action, postulant ainsi une indépendance des processus réels par rapport à leur mise en discours. Cette position se traduit «par ce que Ricœur appelle le souci de la description vraie ou encore de la mise en correspondance des propositions avec l'état réel du monde⁸²». Le second écueil consiste à pratiquer la clôture du langage de l'action sur lui-même et à considérer que la structure intentionnelle est entièrement décelable à l'intérieur même de la structure grammaticale. Mais il y a une troisième position possible qui est de reconnaître la fonction de structuration du champ pratique par le langage de l'action. L'explicitation discursive reste alors ouverte sur le plan de sa temporalité et clarifie quelque chose qui a été configuré et rendu possible: «Elle lui confère "les traits de sa propre détermination" (Gadamer⁸³).» Or le lieu naturel de l'intentionnalité est l'espace public dans lequel s'accomplit l'action concrète. Charles Taylor insiste particulièrement sur l'importance de cette incarnation de l'action dans l'espace public, lieu d'expression privilégié de l'intersubjectivité pratique. Une telle conception s'oppose à l'approche dualiste dans la mesure où l'action n'est pas l'extériorisation d'une intériorité déjà là qu'il suffirait de mettre en forme. L'intériorité se constitue par réappropriation, par internalisation de l'expression publique. Une telle conception introduit de nécessaires médiations afin que soit pratiquée une reprise

⁸⁰ *Ibid.*, p. 211.

⁸¹ C. Taylor, *The Explanation of Behaviour*, Londres, Routledge and Kegan, 1954, cité par P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, ouvr. cité, p. 98.

⁸² L. Quéré, «Agir dans l'espace public», *Raisons pratiques*, no 1, EHESS, 1990, p. 90.

⁸³ *Ibid.*, p. 90.

interprétative, alors que l'on avait coutume de décrire le procès de subjectivation dans une transparence postulée.

L'incidence majeure pour l'épistémologie de l'histoire est de pouvoir dépasser les apories d'une théorie pure de la compréhension (*Verstehen*) en introduisant le moment critique à l'intérieur d'une approche fondée sur la communication immédiate avec la différence, «d'introduire la médiation dans la relation immédiate d'intropathie⁸⁴». Certains ont choisi la voie de la construction de l'histoire sur le modèle des sciences de la nature, partant du postulat d'une épistémologie commune. C'est le cas de la théorie de Carl Hempel sur les lois de l'histoire⁸⁵. Entre ces deux orientations présentées comme alternatives, celle de la compréhension et celle de l'explication, Ricœur permet de réconcilier ces deux exigences en mettant en avant la compétence spécifique qui est celle de suivre une histoire. Elle revient à «comprendre une succession d'actions, de pensées, de sentiments présentant à la fois une certaine direction mais aussi des surprises (coïncidences, reconnaissances, révélations, etc.). Dès lors, la conclusion de l'histoire n'est jamais déductible et prédictible⁸⁶». Cette perspective conduit l'historien à faire ce que Bruno Latour réalise dans le domaine de l'anthropologie des sciences avec son principe de symétrie généralisée, une cure d'amaigrissement des explications⁸⁷. La discipline historique combine les deux exigences théoriques de l'étude de la textualité et de l'action et se donne donc pour ambition de construire «une théorie du récit vrai des actions des hommes du passé⁸⁸».

Du côté de la philosophie analytique, on note aussi une attention particulière au discours de l'action, une internalisation des rapports entre intention et action. C'est le cas de la thèse du philosophe analytique Donald Davidson. Au centre de ses interrogations se trouve la question de l'agir, de son interprétation, lestée chez lui de sa dimension éthique. Il repère une dissociation à faire entre les raisons des actes des individus telles qu'ils se les représentent et les causes qui les font agir et demeurent, elles, dans l'opacité⁸⁹. Cette dualité propre à toute action rend impossible toute entreprise réductionniste qui rabattrait les processus psychiques sur des phénomènes neuronaux. Fondant sa théorie de la signification sur une théorie du «tenir-pour-vrai» du discours de l'acteur, Davidson a valorisé l'étude du

⁸⁴ P. Ricœur, *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, 1986, p. 177.

⁸⁵ C. Hempel, «The function of general laws in history», *The Journal of Philosophy*, no 39, 1942, p. 35-48.

⁸⁶ P. Ricœur, *Du texte à l'action*, ouvr. cité, p. 179.

⁸⁷ B. Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991.

⁸⁸ P. Ricœur, *Du texte à l'action*, ouvr. cité, p. 181.

⁸⁹ D. Davidson, *Actions et événements*, trad. par P. Engel, Paris, PUF, 1983.

fonctionnement du processus interprétatif, récusant le partage entre esprit et matière. Pour Davidson l'interprétation reste fondamentalement indéterminée, mais cependant encadrée par les contraintes de rationalité normative: «C'est pourquoi on peut appeler sa conception de l'interprétation "rationalisante"⁹⁰» quant à la question majeure à laquelle la philosophie de l'esprit, de tradition analytique, tente de répondre, et qui est de savoir quelles sont les conditions de vérité des attributions de contenus mentaux? Davidson défend donc une interprétation qu'il qualifie lui-même de «radicale» et situe sa position comme proche de celle de Gadamer «dont l'approche herméneutique du langage s'apparente à son traitement de l'interprétation "radicale"⁹¹».

La filiation des travaux de Davidson comme de ceux de Denett est davantage à rapprocher de la tradition analytique qui a permis de nourrir la réflexion des sciences cognitives sur l'action, par un retour aux «choses mêmes». Entre l'interprétation de l'action telle que l'entend Paul Ricœur et l'interprétation «radicale» de Davidson, il y a plus que des nuances, mais bien des différences importantes de perspective. Paul Ricœur, dans son dialogue constant et précoce avec les positions de la philosophie analytique, a fortement discuté les thèses de Davidson⁹². Il salue tout d'abord la «rigueur remarquable⁹³» avec laquelle Davidson réalise une double réduction logique et ontologique qui l'amène à voir dans l'action une sous-classe d'événements dépendants d'une ontologie de l'événement impersonnel⁹⁴. L'explication causale a donc pour fonction d'intégrer les actions dans une ontologie qui érige la notion d'événement au même niveau que celle de substance. La démonstration de Davidson de 1963⁹⁵ consiste à montrer que l'explication invoquant des raisons s'apparente à une explication causale, ce qui ne renvoie pas nécessairement à une conception nomologique. Ce rapport interne description/explication régissant les événements singuliers rejoint d'ailleurs les positions de Ricœur développées dans le premier tome de *Temps et récit*. Mais Davidson manque la dimension phénoménologique de l'orientation consciente par un agent capable de se vivre comme responsable de ses actes. Il atténue à la fois le caractère temporel de l'intentionnalité et la référence à l'agent. C'est la critique majeure que Ricœur formule par rapport à la

⁹⁰ P. Engel, *Introduction à la philosophie de l'esprit*, Paris, La Découverte, 1994, p. 75.

⁹¹ *Ibid.*

⁹² P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, ouvr. cité, p. 93-108.

⁹³ *Ibid.*, p. 93.

⁹⁴ D. Davidson, ouvr. cité.

⁹⁵ D. Davidson, «Actions, reasons and causes», dans *Essays on Actions and Events*, ouvr. cité, p. 3-19.

position de Davidson, celle «d'occulter l'attribution de l'action à son agent, dans la mesure où il n'est pas pertinent pour la notion d'événement qu'il soit suscité, amené par des personnes ou par des choses⁹⁶». Dans la rectification conduite par Davidson lui-même quinze ans plus tard, en 1978, dans son nouvel essai sur l'action⁹⁷, il reconnaît avoir délaissé des dimensions essentielles de l'intentionnalité: celle de l'orientation vers le futur, du délai d'accomplissement et de la participation de l'agent. Cependant, il ne révisé pas pour autant sa conception de l'explication causale. La notion de personne reste tout autant impertinente: «Ni l'ascription, ni son attestation ne pouvaient trouver place dans une sémantique de l'action que sa stratégie condamne à demeurer sémantique de l'action sans agent⁹⁸.»

La sémantique de l'action nécessite un agent situé historiquement, car, pour Ricœur, le vécu et le concept sont inextricablement liés. Récusant la double invitation au repli sur une ontologie fondamentale, à la manière heideggérienne, ainsi que la fermeture sur un discours purement épistémologique, Ricœur met en scène des «médiations imparfaites», sources d'élaboration d'une «dialectique inachevée». C'est à l'intérieur de cet espace intermédiaire entre *doxa* et *épistémè* que se situe le domaine du *doxazein* «qui correspond justement chez Aristote à la "dialectique" et exprime la sphère de l'opinion droite, celle qui ne se confond ni avec la *doxa* ni avec l'*épistémè*, mais avec le probable et le vraisemblable⁹⁹». L'utilisation de médiations imparfaites convient d'autant mieux à l'opération historiographique que celle-ci doit rester ouverte à de nouvelles lectures, à de nouvelles appropriations pour les générations à venir. Pris dans une dialectique de l'*arché* et du *télos*, le régime d'historicité est tout entier traversé par la tension entre espace d'expérience et horizon d'attente. Ricœur récuse donc le renfermement du discours historien que l'on voit se déployer aujourd'hui dans un rapport purement mémoriel de reprise du passé, coupé d'un avenir devenu soudainement forclos. Pierre Nora convient d'ailleurs que notre présent mémoriel n'est peut-être qu'un moment, une conjoncture intellectuelle, lorsque dans sa phrase conclusive des sept volumes des *Lieux de mémoire* il précise que cette tyrannie de la mémoire ne durera peut-être qu'un temps, «mais c'était le nôtre¹⁰⁰».

Au-delà de la conjoncture mémorielle actuelle, symptomatique de la crise d'une des deux catégories méta-historiques, l'horizon d'attente,

⁹⁶ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, ouvr. cité, p. 101.

⁹⁷ D. Davidson, «Intending», dans *Essays on Action and Events*, ouvr. cité, p. 83-102.

⁹⁸ P. Ricœur, *Soi-même comme un autre*, ouvr. cité, p. 108.

⁹⁹ O. Mongin, ouvr. cité, p. 27.

¹⁰⁰ P. Nora, *Les lieux de mémoire*, ouvr. cité, t. 3, vol. 3, p. 1012.

l'absence de projet de notre société moderne, Ricœur rappelle la fonction de l'agir, de la dette éthique de l'histoire à l'endroit du passé. Le régime d'historicité, toujours ouvert vers le devenir, n'est certes plus la projection d'un projet pleinement pensé, fermé sur lui-même. La logique même de l'action maintient ouvert le champ des possibles. À ce titre, Ricœur défend la notion d'utopie, non quand elle est l'assise d'une logique folle, mais comme fonction libératrice qui «empêche l'horizon d'attente de fusionner avec le champ d'expérience. C'est ce qui maintient l'écart entre l'espérance et la tradition¹⁰¹». Il défend avec la même fermeté le devoir, la dette des générations présentes à l'endroit du passé, source de l'éthique de responsabilité. La fonction de l'histoire reste donc vive. L'histoire n'est pas orpheline, comme on le croit, à condition de répondre aux exigences de l'agir. Ainsi, le deuil des visions téléologiques peut devenir une chance pour revisiter à partir du passé les multiples possibles du présent afin de penser le monde de demain.

François DOSSE
 Professeur
 Université Paris X-Nanterre

Résumé

L'auteur se donne comme objet de discuter de la valeur philosophique et scientifique de la contribution de Paul Ricœur quant à l'écriture de l'histoire, plus particulièrement au regard du rapport entre l'objectivité et la subjectivité et du rôle de l'intentionnalité dans l'historicité et le devenir. Pour ce faire, il organise son analyse autour des trois tomes de *Temps et récit* (1983-1985) où Ricœur oppose à l'autosatisfaction triomphaliste de l'école des *Annales* sa proposition de dialogue entre la philosophie et l'histoire. L'auteur passe en revue un certain nombre de réactions aux propos de Ricœur (entre autres de Certeau, Chartier, Rancière, Duby) et compare sa position à celle d'autres historiens et philosophes anglophones (entre autres celle de Dray, von Wright, Danto, White, Taylor). Ces discussions lui permettent d'explorer systématiquement la pensée du philosophe-historien. On est ainsi amené à constater que, pour Ricœur, la pratique historique est en tension constante entre l'objectivité, à jamais incomplète, et la subjectivité du regard méthodique qui doit se déprendre d'une partie de soi-même. Cette tension, précise Ricœur, régit le «contrat de vérité» qui guide l'investigation historique et fonde sa méthode et où la subjectivité de réflexion se trouve engagée dans la construction même des schémas d'intelligibilité. Il n'est donc pas étonnant alors que

¹⁰¹ P. Ricœur, *Du texte à l'action*, ouvr. cité, p. 391.

l'objet de *Temps et récit* soit de penser l'articulation du temps qui doit apparaître avec le temps qui est conçu comme condition des phénomènes. C'est ce qui fonde le projet herméneutique de Ricœur, c'est-à-dire rouvrir le passé, revisiter ses potentialités à la lumière de l'intentionnalité du locuteur analysant. Ce projet ne pouvait que mener Ricœur à s'interroger sur l'événement et son sens. À ce propos, l'auteur souligne ici l'importance de la contribution du philosophe au moment où la mondialisation de l'information fait que la totalité sociale connaît une extraordinaire dilatation de l'histoire, ce qui constitue une présentification conduisant à une expérimentation nouvelle de l'historicité, où l'événementialité est redéfinie comme approche d'une multiplicité de possibles et où la lecture historique de l'événement n'est plus réductible à l'événement étudié, mais envisagée dans sa trace située dans une chaîne événementielle, donc à l'intérieur d'un processus. Sur cette base, on comprend alors toute l'importance de la contribution de Ricœur à l'histoire du temps présent et l'incidence de ses travaux sur le rapport entre histoire et mémoire, dans lesquels cette dernière est elle-même érigée en objet historique. L'auteur souligne que ce renversement a une valeur heuristique, car il permet de mieux comprendre l'indétermination des possibles ouverts pour les acteurs, indétermination où l'intentionnalité subjective des acteurs prend tout son importance dans la détermination du régime d'historicité, ce dernier étant traversé par la tension entre l'espace d'expérience et l'horizon des attentes. C'est ce qui fait que le régime d'historicité est toujours ouvert vers le devenir et ne peut être la simple projection d'un projet social pensé et fermé sur lui-même, la logique d'action maintenant toujours ouvert le champ des possibles.

Mots-clés: Ricœur, objectivité, subjectivité, intentionnalité, historicité, devenir, philosophe-historien, événement, présentification, attentes.

Summary

The author discusses the philosophical and scientific value of Paul Ricoeur's contribution to the writing of history. In particular, he focuses on the relationship between objectivity and subjectivity and the role of intentionality in historicity and destiny. To do so, the analysis is organized around the *Temps et récit* in three volumes (1983-1985), in which Ricoeur opposes his proposition concerning the dialogue between philosophy and history to the self-satisfied triumphalism of the *Annales* School. The author reviews a variety of reactions to Ricoeur (among others: de Certeau, Chartier, Rancière, Duby) and compares his position to those of Anglophone historians and philosophers (among

others: Dray, von Wright, Danto, White, Taylor). These discussions permit a systematic exploration of the thought of the philosopher-historian. This leads to the realization that, for Ricoeur, the historian's practice is in constant tension between an always incomplete objectivity and the subjectivity of the methodological gaze which must always depend on a part of itself. This tension, argues Ricoeur, regulates the "truth contract" which guides historical investigation and grounds its method in which the subjectivity of thought is engaged in the very construction of frameworks of intelligibility. It is therefore not surprising that *Temps et récit* is devoted to thinking through the articulation of time which must appear with the notion of time conceived as a condition of historical phenomena. It is precisely this which is the basis for Ricoeur's hermeneutic project, i.e., reopening the past, revisiting its potentialities in light of the intentionality of the analyst. This project could only lead Ricoeur to reflect upon events and their meanings. In this regard, the author emphasizes the importance of philosophy's contribution at a time when the globalization of information has led to a conjuncture in which the social totality is experiencing a dilation of history. This has produced a presentification leading to a new experience of historicity, in which historical facticity is redefined as an approach involving a multiplicity of possibilities and the historian's reading of events, no longer reducible to the event in question, is viewed rather as a trace situated in a chain of events and therefore within a process. On this basis it is possible to understand the importance of Ricoeur's contribution to the history of the present, as well as the impact of his work on the history-memory relationship, which is itself presented as an historical object. This reversal has an historical value because it allows for a better understanding of the indeterminate character of the possibilities open to actors, an indeterminacy in which the subjective intentionality of actors assumes an importance in the determination of the regime of historicity, inasmuch as the latter is traversed by the tension between the space of experience and the horizon of expectation. As such, the regime of historicity is always open towards the future and cannot be a mere projection of a social project closed upon itself, the logic of action always keeps open the field of possibility.

Key-words: Ricoeur, objectivity, subjectivity, intentionality, destiny, philosopher-historian, event, presentification, expectations.

Resumen

El autor se propone discutir el valor filosófico y científico de la contribución de Paul Ricœur al tema de la escritura de la historia, particularmente a la relación entre la objetividad y la subjetividad, y el rol de la intencionalidad en la historicidad y el devenir. Para eso organiza su análisis sobre la base de *Temps et récit*, tres libros (1983-1985) donde Ricœur opone a la autosatisfacción triunfalista de la escuela de los *Annales* su proposición de diálogo entre la filosofía y la historia. El autor examina algunas de las reacciones a los dichos de Ricœur (entre otras las de Certeau, Chartier, Rancière, Duby) y compara su posición con las de otros historiadores y filósofos de habla inglesa (entre otros: Dray, von Wright, Danto, White, Taylor). Estas discusiones le permiten explorar sistemáticamente el pensamiento del filósofo-historiador. Se constata de esta manera que, para Ricœur, la práctica historiadora se halla en tensión permanente entre la objetividad, siempre incompleta, y la subjetividad de la mirada metódica que debe deshacerse de una parte de si misma. Esta tensión, aclara Ricœur, rige el «contrato de verdad» que guía la investigación histórica y funda su método; y donde, además, la subjetividad de la reflexión se halla comprometida en la construcción misma de los esquemas de intelecibilidad. No debe sorprender entonces que el objeto de *Temps et récit* sea pensar la articulación del tiempo que debe aparecer con el tiempo concebido como condición de los fenómenos. Eso es lo que funda el proyecto hermenéutico de Ricœur, es decir reabrir el pasado, volver a sus potencialidades a la luz de la intencionalidad del que analiza. Este proyecto debía conducirlo a interrogarse acerca del evento y su sentido. En relación a esto, el autor recalca la importancia de la contribución del filósofo cuando la mundialización de la información hace que la totalidad social conozca una extraordinaria dilatación de la historia, lo que constituye un hacer presente que conduce a una nueva experiencia de la historicidad; donde la cualidad de evento es redefinida como aproximación a una multiplicidad de posibles y donde la lectura histórica del evento no es más reductible al evento estudiado, sino que es encarada desde la huella que deja en una cadena de eventos, dentro de un proceso. Así se comprende toda la importancia de la contribución de Ricœur a la historia del tiempo presente y la incidencia de sus trabajos sobre la relación historia-memoria, en los cuales esta última es ella misma erigida como objeto histórico. El autor subraya que este giro tiene un valor heurístico dado que permite comprender mejor el carácter indeterminado de las posibilidades abiertas para los actores; pero se trata de una indeterminación donde la intencionalidad subjetiva de los actores adquiere toda su importancia para la determinación del régimen de historicidad, siendo este último atravesado por la tensión entre el espacio de experiencia y el horizonte de la expectativas. Esto es lo que hace, subraya Ricœur, que el régimen de historicidad sea siempre

abierto al devenir y no pueda ser la simple proyección de un proyecto social pensado y cerrado en si mismo, dado que la lógica de acción mantiene siempre abierto el campo de las posibilidades.

Palabras claves: Ricœur, objetividad, subjetividad, intencionalidad, historicidad, devenir, filósofo-historiador, evento, presentización, expectativas.